
JOURNÉE DE PRINTEMPS

Le samedi 19 juin 2004 s'est tenue à la Maison Heinrich Heine, à la Cité Universitaire de Paris, la Journée de printemps organisée par ATLAS. Elle était intitulée cette année « Traduire le double ». Après l'ouverture de la journée par Marie-Claire Pasquier, présidente d'ATLAS, Paul Memmi a proposé un film illustrant son activité de doubleur. Les participants se sont ensuite répartis entre les divers ateliers du matin : anglais avec Marc Amfreville, espagnol avec Annie Morvan, italien avec Monique Baccelli et écriture avec Hervé Le Tellier.

L'après-midi, les ateliers étaient animés par Anne Colin du Terrail pour le finnois, Marie Bouvard pour le polonais, Bernard Hæpffner pour l'anglais et Eric Dortu pour l'allemand.

Marie Bouvard

Double fond

Pour cette Journée de printemps ATLAS 2004 dont le thème était « Le double – sosies, jumeaux, ombres et reflets », mon choix s'est porté sur un texte de Czeslaw Milosz, intitulé « Lauda », tiré du recueil *Là où le soleil se lève et là où il se couche* (1974). Texte « étrange » à bien des égards, lieu de réminiscences et de métamorphoses, point de convergence entre le passé et le présent, annihilant la distance qui sépare l'enfance de Milosz en Lituanie – pays où l'on vivait au début du XX^e siècle au rythme du XIX^e – et sa vie dans les années soixante-dix en Californie, haut lieu de la modernité – ou faudrait-il dire de la post-modernité – la plus contemporaine.

« Lauda » se compose de onze strophes d'inégales longueurs (de trois à douze vers pour la plus longue) et d'un texte en prose, véritable appareil critique destiné à éclairer certains passages du poème, notamment les appellations géographiques qui ont changé plusieurs fois au gré de l'Histoire.

Le texte ne présente pas de difficultés majeures de compréhension. Son « étrangeté » presque inquiétante réside ailleurs. Il est en effet saturé de références historiques et culturelles, de renvois littéraires, poétiques, philosophiques... Il multiplie les sens, les plans inter – et intra – textuels. Le sujet lyrique du poème, situé dans une sorte d'au-delà, évoque sa vie passée sur terre. Il pourrait être un double du poète, incarné autrefois en l'un de ses ancêtres, petit nobliau d'une province reculée.

Mais si un lecteur français se sent très « étranger » à l'univers qu'évoque ce texte, un lecteur polonais ne le perçoit pas non plus de manière immédiate, même s'il résonne pour lui de termes familiers : un chant de Noël, des plats traditionnels, etc.

Dès le premier vers, le lecteur se trouve littéralement désorienté : « On ne devrait ici trouver nul espace » et les participants à l'atelier ont bien sûr été surpris par l'opacité des références extra-textuelles.

Nous nous sommes notamment heurtés aux problèmes posés par la seconde strophe, qui est une paraphrase d'un chant de Noël polonais très connu – avec, pour seule modification, le remplacement des bœufs de l'étable par des lions agenouillés sous une arcade.

Traduire le texte nous faisait donc perdre ce qui, pour un lecteur polonais, apparaît comme éminemment familier depuis l'enfance. Certains participants ont proposé d'insérer des fragments d'un Noël français, qui comporterait les mêmes images naïves de rois mages, de bergers et d'animaux de l'étable de Bethléem, ce qui restituerait l'enracinement dans la culture commune. D'en faire donc une adaptation. Si nous optons pour la traduction de cette seconde strophe, le résultat pourrait être le suivant :

Cet espace est différent. Les rois mages s'avancent
Les bergers chantent dans la ruelle
Les lions se prosternent sous l'auvent,
Tous proclament des merveilles.

Remplacer les fragments du Noël polonais par des éléments de « Il est né le divin enfant », par exemple, préserve deux éléments importants : la musique des bergers, le caractère exceptionnel de l'événement, et confère un rythme plus soutenu à l'ensemble :

Cet espace est différent. Il est né le divin enfant,
Jouez hautbois, résonnez musettes,
Les lions se prosternent sous l'auvent
Chantons tous son avènement.

L'écart culturel se marque également dans les usages – comme guetter la première étoile pour prendre place à la table du réveillon, par exemple – et les traditionnels plats de Noël :

Bientôt la première étoile.
La table est dressée : kutia, slizyki et syta.

Dans son roman *Sur les bords de l'Issa*, Milosz décrit les plats du réveillon de Noël, notamment « kutia, slizyki et syta ». Mais il est difficile de restituer la saveur de ces plats, originaires des confins orientaux de l'ancienne Pologne, et dont les noms résonnent dans l'imaginaire des Polonais. La nostalgie de ces régions « amputées » est un facteur de mythologisation très puissant.

Cette rencontre avec l'autre, avec un poète de l'Autre Europe, a certainement permis à tous les participants de prendre la mesure de ce qui demeure irréductible et réfractaire à la traduction et de garder présent à l'esprit cette part qui est inaccessible pour préserver une rencontre plus authentique. Car c'est une tâche ardue que de transmettre une culture disparue, mythologisée – autre et lointaine, même pour des lecteurs polonais d'aujourd'hui.